

Femmes, de Philippe Sollers: chronique rusée d'un libertin catholique

Se présentant comme un manifeste antiféministes, ce livre est avant tout l'hymne à la liberté d'un Don Juan plongé dans l'enfer d'une société qui serait dominée par les femmes. Cet article est paru dans « Le Monde » le 4 février 1983.

Par JACQUELINE PIATIER. Publié le 04 février 1983 à 00h00 - Mis à jour le 21 juin 2019 à 14h03

FEMMES

Philippe Sollers

Gallimard (1983). Rééd. « Folio » (1985, 672 p.)

[Acheter chez votre libraire](#)

Philippe Sollers

Femmes



folio

Femmes, de Philippe Sollers, sera-t-il l'événement littéraire de la saison d'hiver ? Il y aurait des raisons pour cela, dont quelques-unes calculées. D'abord un changement d'écurie spectaculaire. Sollers, qui est né au Seuil, où il a acquis sa notoriété, entre aujourd'hui chez Gallimard. Là n'est pas le principal.

Femmes – venant après *Drame*, *Nombres*, *Lois*, *H*, ces romans abstraits, après *Paradis*, surtout, ce texte sans ponctuation ni alinéas publié en 1980 –, se lit en clair ou presque. Un tournant dans une manière. Il y a cette fois des virgules, des points, des points d’interrogation, d’exclamation, de suspension, une surabondance, même, comme dans les dernières chroniques céliniennes – Rigodon est une des références majeures du livre, avouée bien entendu. Il y a des paragraphes, des chapitres, des personnages, des scènes, des dialogues qui ne jureraient pas dans un roman de Sagan et le dessein, affirmé, exécuté, de peindre le monde contemporain.

Polémique et satirique

Un roman traditionnel, alors ? Pas si vite. La mise en œuvre n’est pas classique. Elle est essentiellement baroque, et le mot est à prendre dans tous les sens qu’il a : précis, s’appliquant à une esthétique qui revendique la liberté des formes et aspire à rendre le réel dans sa totalité exubérante ; courant, c’est-à-dire excentrique, fait pour surprendre et pour choquer. *Femmes* se présente comme une « hénaurme » machine de guerre contre la femme et l’idéologie féministe. C’est un livre polémique, satirique, volontairement provocant, où l’auteur s’amuse et bouffonne en prétendant révéler le fin fond des choses, la vérité cachée qu’il affiche dès la première page : « *Le monde appartient aux femmes. C’est-à-dire à la mort. Là-dessus tout le monde ment.* »

Allons-nous monter sur nos grands chevaux ? Dénoncer l’imposture, la paranoïa, les contradictions, l’absurdité, alors que l’auteur joue de tout cela dans ce livre rusé qui, fournissant sa propre critique, s’édifie sur le rire et sur le paradoxe ? Ne s’égale-t-il pas aux plus grands inspirés : il est Dante, il est Shakespeare, il est le David des Psaumes, le saint Jean de l’Apocalypse... ? Quitte à nous tendre, au détour d’une page, une autre clé de sa création : « *Vous prenez ce qu’il y a de plus respecté, de plus sacré, vous foncez froidement dedans... Vous montrez que ça ment partout et toujours... Que ça montre des vertus pour dissimuler des vices. Ça fonctionne ! A coup sûr !* »

Une autodéfense ironique où Sollers brave ses détracteurs, justifie ses palinodies en se peignant sous les traits d’un nouveau personnage : et c’est Don Juan, le libertin, qu’il a choisi

Femmes « fonctionne », c’est vrai, et dans une structure assez éprouvée, assez simple. Le héros, qui est en même temps le narrateur, est un journaliste américain de Paris, Will, âgé de trente-cinq ans, qui occupe son congé sabbatique à écrire au jour le jour le livre que nous lisons et qui tient plus d’un journal que d’une fiction. Il le donne pourtant pour un roman, ne se privant pas de faire la théorie du genre et d’annoncer ce qu’il veut y mettre : « *Les choses de tous les jours. Le vertige d’aujourd’hui. Les hommes, les femmes. L’ennui, la réflexion, les lueurs (...). J’ai deux ou trois choses à dire, comme ça, à plat, dans le mouvement. Pour obliger les gens à mettre le nez dedans.* »

Cet Américain est en relation avec un écrivain français assez connu, mais détesté, qui patauge dans la composition d’un texte ambitieux et illisible, *Comédie*, un certain S..., qu’il a chargé de peaufiner l’ouvrage et qui le publiera sous son nom. Cette association bizarre permet à l’auteur de se dédoubler. Le narrateur fictif et son acolyte anonyme discuteront beaucoup ensemble comme Jacques le fataliste avec son maître. Ils truquent et révèlent tour à tour la vérité de Philippe Sollers, qui est, n’en doutons pas, le personnage central. Le livre n’est

pourtant pas à prendre comme une autobiographie, encore moins comme une autocritique. Il s'agirait plutôt d'une autodéfense ironique où Sollers brave ses détracteurs, justifie ses palinodies en se peignant sous les traits d'un nouveau personnage : et c'est Don Juan, le libertin, qu'il a choisi.

Il le lance, au milieu de ses femmes, dans la vie d'aujourd'hui, comme dans une descente aux enfers que celui-ci traversera triomphalement. Car le Don Juan de Sollers est un Don Juan sauvé. Mieux que cela, il tourne au Père de l'Eglise !

Gymnastique érotique

Will sera donc un séducteur. Il est entouré d'un essaim de femmes avides des caresses qu'il est toujours prêt à leur prodiguer, sans engagement ni passion, pour le pur échange d'un plaisir dont il peut aussi bien se passer. Certaines de ses partenaires le comblent : les sensuelles silencieuses, les musiciennes. D'autres le persécutent : les féministes, les révolutionnaires. Il sourit de leurs manœuvres et de leurs mensonges, sans toutefois les repousser. Ce jouisseur, généreux et détaché, est en même temps bon mari et bon père : un fils qu'il adore, une charmante épouse que ses frasques ne troublent guère, mais qui ne partage pas ses idées.

Car cet Américain proclame hautement son catholicisme, son respect pour le pape actuel, auquel il rendra visite, son adhésion à Vatican II, son culte de la Vierge, dont l'Assomption le fascine. On ne peut pas dire que les contradictions le gênent. Il est fait sur mesure, comme ses partenaires féminines. Ce n'est jamais bon pour des personnages de roman.

D'ailleurs, il n'y a pas d'histoire, sauf un vague complot que Will sent se former contre lui à cause du livre qu'il écrit et où il enregistre tout, et vie privée et vie publique : rencontres, dîners en ville, joutes érotiques crûment, froidement, décrites, intimité familiale, heures de lecture, nuits d'écriture, et ses voyages multiples, car il se déplace beaucoup : New York, Londres, Barcelone, Israël, où il s'attarde, Rome, Venise, sa ville de prédilection.

Femmes n'est pas un roman d'aventures. C'est d'abord une chronique de notre temps qui en souligne les déformations, le désarroi, la misère

A la cinq centième page, ce complot aboutit à un attentat terroriste où le héros est blessé, et tuée l'une de ses plus séduisantes compagnes. C'est l'ouverture vers la fin. Le livre s'achève à Venise parmi les assomptions baroques de Tiepolo, le *Don Juan* de Mozart, les *Variations Goldberg*, de Bach, les sonates de Scarlatti, au rythme saccadé du clavecin, sur la poésie du *Cantique des Cantiques* et des *Psaumes*. Will repart en Amérique, laissant à S... ses derniers chapitres à revoir.

Non, *Femmes* n'est pas un roman d'aventures. C'est d'abord une chronique de notre temps qui en souligne les déformations, le désarroi, la misère. Les mœurs de l'intelligentsia parisienne y sont raillées et relatés ses faits marquants, grotesques les uns, tragiques les autres. On y voit l'« enlèvement » d'un romancier, la fin de deux maîtres dans la déchéance ou le désespoir, le suicide d'un philosophe, le crime commis par un autre... Les acteurs sont dissimulés sous des pseudonymes transparents. Ces portraits à clé donnent au roman ses meilleurs personnages.

Avis tranchés

Les événements contemporains y retentissent, voici l'attentat contre le pape, attribué, dès avant la découverte de la filière bulgare, à un complot ourdi par l'URSS ; la révolte polonaise, ressentie comme capitale puisque à partir d'elle l'Eglise catholique apparaît comme le champion de la liberté ; la guerre du Liban, et Sollers, qui ne manque pas de se déclarer pour la paix, pour la réconciliation des parties en cause, proteste ironiquement contre les injures lancées à Israël : « *Tout cela pour dire qu'on n'a pas tellement eu tort, nous les Français, de prendre les devants autrefois... De faire même du zèle... De les expulser ces nazis en gestation, y compris leurs enfants, là-bas, vers l'est... chez eux.* »

Le roman est plus évasif sur la politique intérieure. On n'y voit pas l'arrivée au pouvoir des socialistes. La droite ? La gauche ? On dirait que Sollers s'en moque. Tout de même, ce qu'il dit de la Révolution de 1789, son admiration pour Joseph de Maistre, ne le situent pas du côté des progressistes. Voici d'ailleurs les maîtres dont il se réclame, du moins dans ce livre-ci : « *Sade contre Rousseau, Swift contre Bakounine, Jarry contre Trotski, Saint-Augustin contre Marx.* » C'est plus qu'un programme, c'est une grille pour déchiffrer le livre, qui invite à ne pas trop prendre au sérieux les thèses saugrenues qui y sont soutenues, souvent sur un mode farceur.

La biologie a parachevé la victoire des femmes en leur remettant le contrôle de la reproduction. Et la guerre des sexes s'est déclarée

Le procès fait à « la femme » s'égaré dans de multiples directions. Tantôt l'accusation rejoint la plus ancienne tradition. On se croirait dans les fabliaux du Moyen Age. Tantôt elle se nourrit des revendications actuelles du féminisme de pointe que diffuseraient des organisations secrètes aux initiales de fantaisie : la Woman (*World Organisation for Men Annihilation*), le FAM (Front d'autonomie matricielle), sections américaine et française de SGIC (*Sodome Gomorrhe International Council*).

Sollers dénonce-t-il un mal éternel ou l'apparition d'un fléau nouveau ? Il s'en tire par une pirouette : ce n'est pas le monde qui change de base, c'est la base qui change de monde. Les femmes n'ont jamais cessé de régner, la littérature en témoigne ; mais, depuis quelque vingt ans, elles ont décidé de prendre ouvertement le pouvoir, appuyées par les homosexuels et les penseurs de gauche. Aragon, Sartre, Marx lui-même n'ont-ils pas travaillé pour elles ? La biologie a parachevé leur victoire en leur remettant le contrôle de la reproduction. Et la guerre des sexes s'est déclarée.

Elle s'accompagne d'une autre guerre, de religion celle-ci, que cette fois suscite Sollers. Contre la grande déesse mère dont notre temps assurerait le retour, il dresse le dieu père du judéo-christianisme. Car c'est le père qu'il faut sauver de l'élimination qui le menace. Lui seul est capable de liberté. La mère, trop liée à la vie qu'elle donne, ne cherche qu'à la protéger, à lui conférer un sens, à nier la mort qui en est l'issue. Toutes les entraves viennent d'elle, toutes les intolérances, les crimes, les guerres, les tyrannies... On ne saurait opérer un plus total renversement des choses !

Le livre tourbillonne, mêlant philosophie, psychanalyse, histoire, littérature, politique, religion, théologie, mythologies

Sollers plante donc la mort au milieu de son paysage pour retrouver à partir d'elle le goût de l'aventure, du risque, de la fête et le prix de l'instant. C'est devant l'abîme ouvert et la perspective du néant auquel est promise l'espèce qu'il fait danser son libertin, pour qui rien n'a de sens, qui trouve son euphorie dans l'absurdité de tout et que, par un dernier excès, il pousse jusqu'à la libération du mystique. Cette apologie du libertinage nous propose une nouvelle morale nietzschéenne de la lucidité, de l'individu et de l'art, d'où la compassion n'est pas exclue.

Un extraordinaire mouvement, celui qui tord et soulève les statues du Bernin, emporte *Femmes* dans sa forme comme dans son fond. Le livre tourbillonne, mêlant philosophie, psychanalyse, histoire, littérature, politique, religion, théologie, mythologies. Il saute brusquement d'un motif à l'autre, change de registre, passe du réalisme au symbolique, dans une surabondance verbale tantôt familière et tantôt grandiose. Et la phrase souvent elliptique, chargée d'interrogations, d'exclamations, d'adjurations, accélère ce mouvement.

Chronique de notre temps dont on s'amusera d'abord à relever les anathèmes, à déchiffrer les devinettes, *Femmes* nous transporte aussi à travers les siècles, dans les chefs-d'œuvre de la littérature, de la peinture, de la musique. L'auteur raconte des pages de *La Bible*, de *L'Odysée*, il transpose *Madame Bovary* dans le monde moderne, célèbre Baudelaire, Melville, Sade, Faulkner, interprète Picasso et ses *Demoiselles d'Avignon*... Autant de témoins convoqués pour soutenir sa thèse, qui lui sert surtout à donner une architecture à ce grand manège tournoyant où retentit sur fond sombre un appel joyeux à la liberté.

Femmes, de Philippe Sollers, Gallimard (1983). Rééd. « Folio » (1985, 672 p., 12,80 €).